

REPÈRES

[Pour le GA 201 : Rudolf Steiner, *Correspondances entre microcosme et macrocosme. L'homme, hiéroglyphe de l'univers.*]

Cet ensemble de conférences faites entre le 9 avril et le 16 mai 1920 à Dornach est très significatif d'un tournant dans l'œuvre anthroposophique de Rudolf Steiner. Ce n'est sans doute pas un hasard si les éditeurs des œuvres complètes en allemand (Gesamtausgabe = GA) ont donné comme titre générique « L'homme dans son rapport avec le cosmos » aux neuf volumes qu'inaugure ce cycle de conférences (GA 201 à GA 209, contenant des conférences s'étendant du 9 avril 1920 donc, jusqu'au 31 décembre 1921, soit sur 1 an et $\frac{3}{4}$, et ces neuf volumes sont désormais tous traduits en français, le GA 201 étant le présent ouvrage et les huit autres (GA 202 à GA 209) ayant été publiés aux Editions Anthroposophiques Romandes = EAR).

Comment caractériser ce tournant ?

En mars 1917, en pleine Première guerre mondiale, Steiner avait abouti – scientifiquement, de façon parfaitement scientifique, et c'est là que réside la nature proprement révolutionnaire de cette découverte ! – à l'énoncé du trimembrement (Dreigliederung) de l'organisme humain dans son rapport avec le trimembrement de l'âme humaine (Voir les conférences des 15 et 17 mars 1917 dans *Psychologie du point de vue de l'anthroposophie*, EAR). A partir de là, et tout en élargissant cette idée aux différents domaines scientifiques, sciences humaines surtout dans un premier temps, Steiner fut rapidement accaparé par son action pour le trimembrement social (ou « tripartition sociale », ou « triarticulation sociale », les trois termes étant des tentatives pour rendre en français le mot « Dreigliederung »), c'est-à-dire l'essai d'application du principe de trimembrement au corps social. Ce fut vraiment une action héroïque, pour permettre une alternative politique et sociale, au cœur de l'Europe médiane, en pleine guerre puis dans les conséquences délétères du Traité de Versailles (juin 1919), une action qui sera peut-être reconnue un jour comme l'acte de « Résistance » le plus authentique et important de l'Histoire du XXe siècle, voire de l'Histoire tout court jusqu'aujourd'hui, résistance en particulier aux forces néfastes des loges politico-occultes antichristiques, les mêmes qui gouvernent aujourd'hui le monde.

Mais au bout de trois ans environ, face à la puissance ascendante de ces forces génératrices de deux guerres mondiales, et tout autant à cause du désintérêt massif des gens se réclamant de l'anthroposophie pour ce combat spirituel essentiel, Steiner réorienta ses efforts vers la pédagogie, pour préparer les générations ultérieures (Ouverture de la première Ecole Waldorf à Stuttgart à l'été 1919), puis vers les sciences, et cette fois aussi les sciences dites « dures », en bref un retour épistémologique et méthodologique vers le fondement scientifique de l'anthroposophie. Ce fondement était certes présent depuis les tout débuts de la pensée de Rudolf Steiner (*Vérité et science, La philosophie de la liberté*, etc.) mais avait ensuite fait place à une nécessité de poser les bases d'une vision ésotérique du monde, et c'est maintenant que devait se faire ce rappel à la démarche scientifique. Car c'est sur la vérité – qui rend libre – c'est-à-dire sur une science vivante, une connaissance vivante, que se fonde l'impulsion anthroposophique, et non sur une révélation de type religieux.

Du 23 décembre 1919 au 3 janvier 1920 avait eu lieu à Stuttgart le « Premier cours scientifique » (*Lumière et matière*, GA 320, EAR), puis le second, du 1^{er} au 14 mars 1920, toujours à Stuttgart (*Chaleur et matière*, GA 321, EAR), ensuite, à Dornach, le premier Cours aux médecins, du 21 mars au 9 avril 1920 (*Médecine et science spirituelle*, GA 312, EAR), en même temps qu'avait lieu la manifestation « Anthroposophie et sciences spécifiques » (animée par des collaborateurs scientifiques de Rudolf Steiner,

du 24 mars au 7 avril 1920). C'est là que vient s'articuler notre présent volume. Viendra ensuite, à l'automne 1920, le « Premier cours universitaire anthroposophique » (manifestation s'étendant sur trois semaines, à nouveau animée par des collaborateurs scientifiques de Steiner, à Dornach, du 26 septembre au 16 octobre) (Voir *Limites de la connaissance*, GA 322, Editions Novalis). Suivra le Troisième cours scientifique (Stuttgart, 1^{er} au 18 janvier 1921) (*Science du ciel, science de l'homme*, GA 323, EAR), consacré aux relations de l'astronomie avec les autres sciences dont l'embryologie et la morphologie humaine, qui est en quelque sorte un volume-jumeau du présent ouvrage, ou « faux-jumeau » car il y a deux angles d'approche très différents, mais les deux s'éclairant mutuellement.

L'année 1920 apparaît donc comme la grande année des impulsions scientifiques de l'anthroposophie. Et, parmi elles, l'impulsion vers une nouvelle astronomie, voire astrologie, voire astrosophie – comment dire pour à la fois respecter le propos et pour ne pas créer de malentendus ? – occupe une place à part, et tellement essentielle qu'on peut de façon paradoxale facilement... la perdre de vue, l'éluder !

Astronomie-astrosophie, cosmologie-cosmosophie...

Sur un plan purement formel, voire quantitatif, il ne fait aucun doute que le volet astrosophique-cosmosophique de l'anthroposophie constitue pratiquement la moitié de l'œuvre. Les aperçus sur les rapports de l'homme avec le cosmos, avec le zodiaque, avec les planètes, avec les périodes de l'évolution – elles-mêmes répondant à des lois macrocosmiques – etc., sont constitutifs et omniprésents dès les tout débuts de l'anthroposophie en 1901-1902, et jusqu'à la dernière allocution (28 septembre 1924), et au-delà, par exemple dans les *Lignes directrices de l'anthroposophie* (GA 26, Editions Novalis).

Mais sur le plan fonctionnel, j'ai pu constater très souvent dans les milieux se réclamant de l'anthroposophie un certain malaise, voire un certain mépris, pour ce qui pourrait ressembler à « de l'astrologie » avec la connotation « luciférienne » idoine, et avec le corollaire paradoxal – mais ceci explique cela ! – que, lorsque les mêmes se tournent vers les astres, c'est souvent pour sombrer dans des astrologies de pacotille de la pire espèce tout en s'intitulant volontiers « astrosophie ». Sans entrer ici dans les causes psychologiques et historiques d'une telle schizophrénie épistémologique, il faut y voir le signe d'une difficulté particulière à intégrer la dimension macrocosmique de l'anthroposophie. Une telle difficulté, en fait généralisée de nos jours, à intégrer la dimension macrocosmique de l'homme, ou bien celle du Christ, prend un aspect tragique quand elle se retrouve dans le mouvement qui est censé par excellence réhabiliter précisément cette dimension.

A la fin du cycle de conférences *Die neue Geistigkeit und das Christus-Erlebnis des zwanzigsten Jahrhunderts* (« La nouvelle spiritualité et l'expérience du Christ au XXe siècle », GA 200, non traduit à ce jour, du 17 au 31 octobre 1920, c'est-à-dire dans la continuité immédiate du Premier cours universitaire anthroposophique mentionné plus haut) il est dit :

« (...) Car avant que la moitié de ce siècle soit écoulée, le Christ devra être vu [NdT : spirituellement et non pas physiquement, « en forme éthérique sur le plan astral » ; voir *L'apparition du Christ dans le monde éthérique*, GA 118 ; *Le christianisme ésotérique*, GA 130]. Mais, auparavant, tout ce qui est vestige de l'ancien doit être amené jusqu'au point-zéro, les nuages doivent s'accumuler. C'est à partir du point-zéro que l'homme doit trouver sa pleine liberté. Et la nouvelle vision doit naître de ce point-zéro. L'homme doit trouver toute sa force à partir du rien. La science de l'esprit voudrait seulement le préparer à cela. C'est quelque chose dont on ne peut pas dire qu'elle le veut, mais qu'elle doit le vouloir. » (Dornach, 30 octobre 1920)

Puis, le lendemain :

« (...) De tout ce que peut donner à l'homme la civilisation moderne, cette civilisation tellement estimée, tellement louée aujourd'hui, proviendra le fait que, d'un côté, il se ressentira en tant qu'homme terrestre et que, de l'autre côté, il se dira : 'Mais l'être humain est plus qu'un être terrestre ! La Terre ne peut absolument pas combler l'homme ; elle doit, pour le combler, se métamorphoser auparavant à travers

d'autres états. L'être humain n'est pas non plus en réalité un être terrestre, il est en réalité un être cosmique, un être qui appartient à l'univers tout entier'. D'un côté, l'homme sera lié à la Terre ; de l'autre côté, il se ressentira en tant qu'être cosmique. Et ce sentiment se renforcera en lui. Lorsque cela ne sera plus de la théorie mais que ce sera ressenti par des individus particuliers qui, de par leur karma, dépasseront ce qui est aujourd'hui le ressenti habituel, lorsque l'humanité se sentira 'écoeuvée' et qu'elle en viendra par là à un retournement par rapport à une certaine façon de se sentir liée aux caractères purement héréditaires, au chauvinisme... c'est alors seulement qu'interviendra une sorte de revirement. L'homme se ressentira en tant qu'être cosmique. Il réclamera, en implorant les bras tendus, pour ainsi dire, un décryptage de l'énigme de son être cosmique. C'est ce qui arrivera dans les prochaines décennies : que l'homme demande, en implorant les bras tendus – j'entends bien sûr cela de façon symbolique maintenant – : Qui peut me donner la clé de l'énigme de mon être en tant qu'être cosmique ? Tout ce que je peux sonder sur Terre, tout ce que la Terre peut me donner, tout ce que je peux tirer de la science moderne tellement prisée aujourd'hui, tout cela me décrypte seulement en tant qu'être terrestre, mais cela me fait justement apparaître la nature propre de l'homme comme une énigme non résolue. Je sais que je suis un être cosmique, un être supraterrestre. Qui me donnera la clé de mon être supraterrestre ?

C'est comme une question fondamentale du sentiment que cela montera des âmes. Ce sentiment sera vraiment plus important que toutes les autres choses qui pourront apparaître au cours des prochaines décennies, avant même d'atteindre à la moitié du siècle, plus important que tous les autres sentiments qui pourront apparaître. Et de cette attente, de cette demande qu'il doit bien y avoir là quelque chose qui puisse résoudre cette énigme humaine, cette énigme du fait que l'homme est bien un être cosmique, à partir de ce fait d'être 'accordé' par rapport au cosmos, doit se révéler un jour, à partir du cosmos, ce qui ne peut venir de la Terre ; à partir de cela naîtra l'ambiance de l'âme à laquelle le cosmos répondra. De même qu'au temps du Mystère du Golgotha est apparu le Christ physique, de même apparaîtra à l'humanité le Christ spirituel, le seul à pouvoir apporter une réponse, du fait qu'il ne se situe pas n'importe où mais qu'il doit être caractérisé comme un être qui, venant du domaine au-delà de la Terre, s'est lié à l'humanité terrestre. On devra saisir cela : la question de l'homme cosmique ne peut trouver de réponse que lorsque vient à l'aide de l'être humain ce qui, provenant du cosmos, se lie à l'existence terrestre. Ce sera la solution à la dysharmonie la plus importante qui soit jamais apparue dans l'existence terrestre : la dysharmonie du ressenti humain en tant qu'être terrestre et par ailleurs dans sa reconnaissance du fait qu'il est un être supraterrestre, cosmique. C'est en se sentant rempli de ce besoin intense que l'homme sera préparé à reconnaître de quelle façon, à partir de profondeurs lointaines de l'esprit, se manifesterà à lui cet être du Christ, qui maintenant lui parlera spirituellement, alors qu'à l'époque du Mystère du Golgotha il lui avait parlé dans le physique. Le Christ ne viendra pas – dans ce sens spirituel – si les hommes n'y sont pas préparés. Et ils ne peuvent être préparés à cela que de la façon que je viens d'exposer, en ressentant la divergence, lorsque pèsera sur eux de manière effrayante cette dissociation : je suis bien au départ un être terrestre, l'évolution intellectuelle des derniers siècles a apporté tout ce qui me fait apparaître comme étant un être terrestre, mais je ne suis pas un être terrestre. Je dois me sentir relié à un être qui n'est pas de cette Terre, qui vraiment, en vérité, peut dire, et cela sans la tendance au mensonge de la théologie ; 'Mon royaume n'est pas de ce monde'. Car l'homme devra se dire : 'Mon royaume n'est pas de ce monde'. C'est pourquoi il devra se relier à un être dont le royaume n'est pas de ce monde.

C'est précisément à partir des sciences, lesquelles, comme je l'ai indiqué, se répandront dans la conscience publique avec une hâte furieuse, que doit se développer ce qui conduit l'humanité vers la rencontre de la nouvelle manifestation du Christ à partir de la première moitié du XXe siècle. (...) » (Dornach, 31 octobre 1920) (Traduction : c.l.)

Ces passages montrent bien l'intensité et l'engagement avec lesquels doivent être recherchées aujourd'hui les correspondances entre microcosme et macrocosme, non pas des correspondances intellectuelles-abstraites, mais des correspondances vivantes, vécues, une « correspondance » engageant tout notre être, et cela peut sans doute expliquer la rareté d'une telle démarche dans le monde actuel.

On peut aussi se rappeler ici qu'au fond Anthroposophie, étant fondamentalement « *un chemin de connaissance qui voudrait conduire le spirituel en l'homme au spirituel dans l'univers* » (*Lignes directrices de l'anthroposophie*, Première proposition, p. 24, 17 février 1924), sa substance même est dans cette quête permanente des liaisons entre microcosme et macrocosme, entre anthroposophie (ici en tant que science de l'homme, de l'âme humaine, du for intérieur, le « spirituel intérieur ») et astrosophie ou cosmosophie (le « spirituel extérieur ») ; et la christosophie représente le lien même entre les deux, le Christ étant l'Esprit du Soleil ou le Soleil spirituel venu sur Terre il y a 2000 ans, et désormais Esprit de la Terre.

Et l'anthroposophie est tout simplement l'expression même, l'actualisation de ce qu'a permis cette venue du Christ : une initiation nouvelle liant l'ancienne voie initiatique du Sud (vers l'intérieur) à l'ancienne voie initiatique du Nord (vers l'extérieur) (Voir à ce propos *Macrocosme et microcosme*, GA 119, EAR ; *Evangile selon Matthieu*, GA 123, Editions Triades ; et surtout le cycle de conférences de Stockholm, du 3 au 14 janvier 1910, *Das Johannes-Evangelium* [« L'Évangile de Jean »], Archiati Verlag, D - München, 2005, non traduit à ce jour). A la lumière en particulier de la signification profonde de la Résurrection de Lazare, qui est l'instant historique de l'unification inaugurale de ces deux voies, unification opérée par le Christ lui-même et rendue possible par sa Venue même, Rudolf Steiner nous donne à comprendre – dans ce cycle de conférences de Stockholm donc, crucial sur ce sujet crucial entre tous de l'unification des deux voies initiatiques, le lendemain (13 janvier 1910) du jour où il parla pour la première fois de la manifestation du Christ en forme éthérique sur le plan astral (12 janvier 1910) – que l'astrosophie, ou la cosmosophie, c'est tout simplement, pour le dire de façon certes apparemment provocatrice mais en fait purement objective, la moitié au moins du christianisme, la moitié au moins de l'ésotérisme chrétien ou du christianisme ésotérique, la moitié au moins de l'anthroposophie et surtout la moitié au moins de la... vie !

Dans la citation qui suit, justement empruntée au cycle *Macrocosme et microcosme*, le 24 mars 1910, toujours dans le contexte de l'Annonce de la parousie éthérique du Christ, et après qu'ont été longuement présentées les deux voies initiatiques anciennes, la voie du Sud et la voie du Nord, nous est donnée la clef du moment présent de l'évolution :

« (...) Même s'ils ne l'expriment pas ainsi, les gens d'aujourd'hui le pensent bien ainsi : 'Bah, que nous importe ce courant dans le monde [NdT : la science de l'esprit, l'anthroposophie]! Nous préférons en rester à cette vie telle qu'elle s'est écoulée jusqu'ici. On serait en fin de compte amené à s'apercevoir de quelle façon lumière et ténèbres se mêlent en soi-même. Jusqu'à présent les puissances spirituelles se sont chargées de ce que l'histoire ne se désorganise pas ; nous risquerions d'apprendre nous-mêmes là-dessus quelque chose qui apporterait du désordre dans l'histoire. Aussi, mieux vaut ne pas s'en occuper !' On pourrait aboutir à un tel sentiment, et il y en a encore plus qui sont dans l'attitude de se dire : 'Nous voulons manger et boire, développer la force nécessaire vers l'extérieur, mais nous ne voulons pas toucher à cela, nous laissons les dieux s'en occuper, comme ils l'ont fait jusqu'à présent.' »

Ce ne serait pas, au fond, une objection déraisonnable, si on en restait aux abstractions, car jusqu'ici il est vrai que les hommes ont pu puiser, au cours du sommeil, suffisamment de forces pour leur degré actuel d'évolution ; les forces du macrocosme étaient présentes, l'âme s'en est abreuvée. Ce que ces grandes entités spirituelles ont accumulé a été apporté à l'âme. Jusqu'à présent il en fut ainsi. Mais on ne doit pas en rester aux abstractions ; sur ce terrain justement il faut s'en tenir à la réalité. Et cette réalité nous apparaît telle, que les bases spirituelles de notre vie universelle se modifient d'époque en époque. Ces puissances universelles auxquelles nous nous adonnons chaque nuit ont, depuis le moment où un être humain a commencé à se développer, compté sur cet être ; elles ont compté avec le fait que puisse affluer, à partir de la vie humaine aussi, de la lumière, pour s'ajouter à la lumière qui afflue d'en haut. De ce fait elles n'ont pas un réservoir inépuisable de lumière et celui-ci diminue peu à peu ; il laissera s'écouler vers la vie humaine des forces progressivement de plus en plus faibles, si une force nouvelle, si une lumière nouvelle ne vient pas confluer dans la lumière universelle et le sentiment universel général à partir de la vie humaine même, par le travail sur la pensée humaine, sur le sentiment et la volonté de l'homme, en vue de l'accession dans les mondes supérieurs. Et cette époque où il est nécessaire que les hommes deviennent réellement conscients qu'ils ne doivent pas seulement se limiter à ce qui afflue vers eux, mais qu'ils doivent collaborer de leur côté, cette époque est justement la nôtre. Ce n'est en aucune

façon un idéal ordinaire que se propose maintenant la science de l'esprit. Elle n'opère véritablement pas comme d'autres courants et conceptions du monde qui sont inspirés par un idéal ou un autre et se contentent de les prêcher aux autres. Ce n'est pas une telle impulsion que l'on trouve chez ceux qui aujourd'hui font connaître la science de l'esprit à partir de la mission liée à l'évolution universelle. Mais l'on trouve avant tout chez eux la connaissance du fait que certaines forces qui sont dans le macrocosme commencent à s'épuiser et que nous allons vers un avenir où, si l'homme ne travaillait pas au développement de sa propre âme, ces forces commenceraient à trop peu affluer de ces mondes supérieurs, du fait que la quantité des forces déversées commence peu à peu à baisser. Nous vivons à cette époque. C'est pourquoi la science de l'esprit doit faire son entrée dans le monde. Ce n'est pas à partir d'une impulsion arbitraire, mais à partir de la nécessité même de notre époque que la science de l'esprit doit voir le jour, afin de pouvoir amener les hommes à remplacer ce qui est épuisé en tant que forces venant d'en haut. La science de l'esprit tire ses impulsions de cette connaissance du temps présent et elle n'agirait pas déjà aujourd'hui s'il n'y avait pas ce fait ; elle laisserait tranquillement l'évolution de l'humanité se poursuivre d'elle-même comme jusqu'à présent. Mais elle prévoit que s'il ne se trouve pas dans les prochains siècles un nombre suffisant d'hommes pour s'élever dans les mondes spirituels, le genre humain attirera toujours moins de forces de ces mondes spirituels et qu'il s'ensuivra un appauvrissement des hommes en force spirituelle, une dévastation générale de la vie humaine. Les hommes deviendraient faibles pour ce qu'ils ont à faire dans le monde. Un dessèchement aurait lieu pour le genre humain comme pour un arbre qui n'a plus de sève et qui commence à faire du bois sec. Jusqu'à maintenant la force a été apportée du dehors au genre humain et ceux qui ne considèrent que la vie extérieure, qui vivent sans réfléchir et croient que le monde extérieur est le seul à exister, ne savent rien des changements qui s'effectuent à l'arrière-plan de ce monde sensible. Parmi ces changements importants, il y a le tarissement des forces spirituelles et la nécessité que de telles forces soient générées par les hommes eux-mêmes. Si la suite de l'évolution de l'humanité était laissée à ceux qui ne s'en tiennent qu'au monde physique extérieur, alors adviendrait un dessèchement, une dévastation de tout le genre humain sur la Terre.

Nous avons touché là le point le plus profond à partir duquel l'investigateur spirituel tire la conscience qu'il faut faire connaître la science de l'esprit afin que les hommes puissent se trouver devant l'alternative libre de collaborer au travail qui de cette façon est devenu nécessaire, ou de ne pas collaborer. (...) » (Vienne, 24 mars 1910) (Traduction : c.l.)

Et l'on peut bien penser que le lien entre les deux initiations, certes présent implicitement depuis le début de l'impulsion anthroposophique (1900), puis dévoilé en 1910 (Stockholm), connaît ici en 1920/1921 une sorte d'aboutissement *purement scientifique*, ce qui est quand même la signature de ce courant par rapport à des ésotérismes ou à des astrologies à la méthodologie plus élastique, ou inexistante. Ce lien devient ici explicite. Et j'attirerai l'attention du lecteur vers ce moment intermédiaire entre le présent cycle et celui de janvier 1921, moment central situé donc vers la Saint-Michel 1920, où, préparant la Premier cours universitaire du Goethéanum, 7 ans très exactement après la pose de la Pierre de fondation le 20 septembre 1913 (du premier Goethéanum, d'abord nommé «Johannesbau», nom en rapport avec un personnage des Drames-Mystères, Johannès Thomasius, et non pas avec Jean l'Évangéliste ou avec Jean-Baptiste) – « Pierre » en fait métallique composée de deux pentagonododécaèdres (en cuivre, mais sur le modèle dodécaédrique des cristaux de pyrite de fer, et contenant chacun un tel cristal de pyrite de fer) – Steiner pose en 1920 la « Pierre de la scientificité », si je puis oser une telle formule métaphorique. D'une certaine manière, le Goethéanum, retrouvant son nom prédestiné, allait maintenant renouer avec sa vocation scientifique, d'une science basée sur le respect des phénomènes, telle qu'inaugurée par Goethe. Et les deux cycles « astronomiques » – le présent et celui intitulé *Science du ciel, science de l'homme* (Janvier 1921) – qui encadrent cet événement ont une importance cruciale dans le devenir de l'anthroposophie. Ils sont intimement liés à cette sorte de Seconde pierre de fondation qui passe souvent inaperçue – 7 ans donc après la Première où avait été donnée pour la première fois la Prière *macrocosmique*, le Notre Père inversé – et que l'on pourrait caractériser comme l'ancrage définitif de la scientificité dans l'organisme de l'anthroposophie, la résurrection du goethéanisme, en fait d'un goethéanisme lui-même fécondé par 40 ans d'investigations occultes de Rudolf Steiner, et ayant en particulier conduit à la découverte du

trimembrement du corps humain dans son rapport avec le trimembrement de l'âme humaine (Mars 1917, *au milieu exact* de ce septénaire d'années allant de septembre 1913 à septembre 1920).

L'homme, hiéroglyphe de l'univers ; l'univers, hiéroglyphe de l'homme

Le thème des « Correspondances entre microcosme et macrocosme » annoncé par le titre peut facilement tomber dans l'abstraction. Ces rapports, ou correspondances, entre l'être humain et le cosmos sont traités par tous les ésotérismes et toutes les astrologies. C'est le « comment » qu'il importe de saisir pour caractériser la spécificité de l'approche anthroposophique. La connaissance du cosmos passe *nécessairement* par la connaissance de l'homme, la voie de l'extérieur par la voie de l'intérieur, et inversement. C'est ainsi, par exemple, que la lecture de la forme humaine et des processus physiologiques, et aussi du fonctionnement de l'âme, est le garant de la forme des mouvements dans le système solaire, imposant une révision du système copernicien enseigné partout. Et, inversement, une nouvelle conception, ou perception, des mouvements vrais des astres pourra féconder une vie de l'âme beaucoup plus dynamique. C'est de cette fécondation mutuelle même que sont imprégnés les deux cycles d'astronomie spirituelle. Le lecteur pourra compléter le présent cycle, qui traite fondamentalement des correspondances entre l'homme triple et le cosmos triple, des correspondances entre le trimembrement de l'être humain et le trimembrement des mouvements dans le système solaire, par l'étude du cycle de Stuttgart *Science du ciel, science de l'homme* (GA 323, EAR), où sera poussée encore plus loin une méthodologie purement phénoménologique. Là, pendant 400 pages, le lecteur n'entendra plus parler de corps éthérique, de corps astral, etc. Ce geste « parzivalien » – partir de la simple donnée terrestre pour s'élever par expérience personnelle jusqu'aux réalités spirituelles sous-jacentes – est en fait déjà annoncé dans le présent cycle, qui représente ainsi la base pour le Troisième cours scientifique, en fournissant encore des aperçus nettement ésotériques (en particulier dans les 5 dernières conférences), et avant donc d'aboutir au geste épuré de janvier 1921.

Maintenant, je voudrais consacrer quelques pages de ces *Repères* à deux thèmes qui sont comme un fil rouge en filigrane de ce cycle de conférences et qui constituent de véritables « casse-tête » depuis presque un siècle, et qui occuperont encore les générations à venir, du moins peut-on l'espérer.

Les mouvements lemniscatiques dans le système solaire

A la fin de la deuxième conférence et au début de la troisième, sont évoqués des mouvements dans le système solaire, en forme de lignes hélicoïdales, pour l'explication desquels Walter Johannes Stein avait construit un modèle, et dont il semble qu'il ait été question le 9 avril, sans doute *après* la conférence. Or, le lecteur ne trouvera pas dans le texte des trois premières conférences une explication claire sur ce sujet et, lorsque la question sera reprise, dans les conférences des 1^{er} et 2 mai, les bases seront supposées connues.

Pour combler un peu cette lacune, le lecteur peut se reporter au cycle *Science du Ciel, Science de l'homme* (EAR), en particulier les conférences 17 et 18, ou bien au chapitre 8 (« La Terre sur les traces du Soleil ») de mon *Vivons-nous les commencements de l'Ere des Poissons ?* (EAR, Genève, 1989). Il peut aussi consulter le GA 300a, dont il existe une traduction éditée par la Fédération des écoles Steiner-Waldorf en France en 2005 sous le titre *Conseils. Réunions avec les professeurs de l'école Waldorf de Stuttgart. Tome I : 1919-1921* (pp. 105-108). Mais c'est surtout dans l'ouvrage *Arrière-plans spirituels de l'histoire contemporaine* (GA 171, EAR, 1994, pp. 235-250, conférence du 1^{er} octobre 1916 (Ce passage se trouve aussi dans mon *Vivons-nous...*, pp. 180-184) qu'il trouvera une clef incontournable pour la compréhension de cette énigme des mouvements lemniscatiques, avec un complément à la fin de la conférence du 2 octobre (pp. 277-281 ; ou pp. 256-257 de mon *Vivons-nous...*).

Je donne ici un passage de la conférence du 28 septembre 1919 à Stuttgart (GA 192, non traduit) qui, six mois avant notre présent cycle, avait relancé la question :

« (...) Mais, par le fait de nous élever à cette observation, notre vie psychique se modifie considérablement. A partir du moment où nous parvenons réellement à voir autour de nous les actes d'entités spirituelles, nous arrivons aussi à saisir de façon concrète dans la vie de l'âme ces différences dans les temps successifs, dont je vous ai parlé auparavant sous forme de comparaison. Et alors, quand nous avons appris – c'est difficile à apprendre mais ça peut l'être – à prêter attention à ces modifications intimes dans l'expérience intérieure concrète, alors nous nous percevons réellement en tant que voyageur à travers l'espace de l'univers. Nous savons alors, non pas à partir de considérations mathématiques extérieures, non pas à partir de quelque télescope ou à partir de calculs d'angles, mais à partir de la succession des expériences intérieures, qu'avec la Terre nous avons changé de lieu dans l'espace de l'univers. L'espace de l'univers devient alors autre chose que l'espace de l'univers mathématique-mécanique de Copernic, Képler, Galilée, Newton. L'espace universel devient alors quelque chose d'intérieurement vivant. Et nous apprenons à distinguer des mouvements que nous effectuons, qu'en tant qu'êtres humains nous faisons de façon simple et absolue dans l'espace universel.

Nous apprenons à distinguer un mouvement que nous faisons de gauche à droite, un mouvement réel donc que nous faisons avec la Terre de gauche à droite. Et nous apprenons à connaître un autre mouvement, que nous faisons en montant. Nous le faisons de telle manière que nous savons : non seulement nous tournons, mais nous montons dans l'espace. Et il y a un troisième mouvement, que j'appellerai un mouvement de marche : nous le faisons d'arrière en avant. Ce n'est pas identique à un déplacement sur la Terre, mais c'est quelque chose que nous faisons avec la Terre et que nous pouvons constater au moyen de l'expérience intérieure.

Nous pouvons constater que nous tournons de gauche à droite, que nous montons tout en tournant et qu'en même temps nous avançons. Donc un triple mouvement que nous faisons de façon simple et absolue, non pas en relation avec quelque autre corps céleste, mais que nous faisons de façon absolue dans l'espace universel, c'est cela que nous percevons dans ces expériences intérieures.

Maintenant, vous allez dire : la conscience humaine actuelle est bien loin d'avoir un sentiment de ce fait que l'être humain est, dans ce sens, un voyageur dans l'univers et qu'il peut tout à fait faire la constatation de ce voyage universel. Mais oui, il existe bien un moyen pour les gens d'acquérir une telle conscience, même si la conscience humaine est encore bien éloignée de ces choses. Ce que j'ai exposé est simplement une réalité, et si les hommes d'aujourd'hui n'en savent rien, ce non-savoir est vraiment comparable avec le fait que quelqu'un qui est assis dans un train croit être au repos alors même qu'il se déplace avec tout le train. Pourquoi l'homme croit-il cela ?

Premièrement : depuis trois à quatre siècles la conception copernicienne du monde, purement mathématique-mécanique, a en fait plutôt endormi l'homme qu'elle ne l'a éclairé. J'ai déjà souvent indiqué que cette conception du monde purement mathématique-mécanique repose même sur une erreur assez manifeste. Elle a quelque chose de commode. Elle présente de façon commode l'image de l'espace, mais en fait ce n'est que commode. Voyez-vous, dans l'ouvrage bien connu de Copernic sur les révolutions des corps célestes dans l'espace universel [NdT : De la révolution des orbés célestes, 1543] se trouvent trois propositions, mais la science actuelle ne s'appuie que sur les deux premières et elle ne tient pas compte de la troisième. Copernic savait quelque chose de plus encore que ce que la science actuelle suppose. Et ce 'plus', il l'a fait passer comme en secret dans sa troisième proposition. Mais la troisième proposition est toujours laissée de côté. Les observations ne s'accordent pas avec le système 'copernicien' mais la science actuelle s'en console. Si, dans certaines conditions, on recherche aujourd'hui, de façon purement empirique, où, vue de la Terre, telle ou telle étoile est censée se trouver à un moment précis selon un calcul exact dans le sens du système 'copernicien', eh bien elle ne s'y trouve pas ! Mais on a alors ce qu'on appelle les corrections de Bessel, et l'on apporte ainsi toujours une correction au résultat, et alors la chose correcte apparaît. L'ajout de cette correction n'est en fait nécessaire que parce qu'on n'a pas pris en compte la troisième proposition de Copernic. C'est ainsi qu'est née une vision du monde commode et schématique, mathématique-mécanique, au cours des derniers trois à quatre siècles. En fait, c'est avec beaucoup de choses que cela ne s'accorde pas, mais on est aujourd'hui encore un imbécile aux yeux de la science quand on dit que la chose ne colle pas. Ce qui est scientifique, c'est de croire fermement que les choses marchent. (...) » (Stuttgart, 28 septembre 1919) (Traduction : c.l.)

C'est de la réhabilitation de ce Troisième mouvement de Copernic que résulterait l'évidence des mouvements en forme de lemniscates en rotation, question qui est demeurée une noix (nux), ou une croix (crux) pour les lecteurs ou les chercheurs depuis un siècle.

La chronologie des ères zodiacales-précessionnelles

Autre « casse-tête », ou noix, ou croix, ou « os » : l'affirmation de Rudolf Steiner, sans cesse réitérée pendant plus de vingt ans, de 1904 à 1924, et reprise ici dans les conférences des 8 et 9 mai, que nous sommes dans l'Ere des Poissons depuis 1413 et non depuis l'époque du Christ comme le prônent la quasi totalité des astrologues et ésotéristes ; et, conséquemment, que la fameuse « Ere du Verseau » – proche, imminente ou déjà entamée pour les mêmes astrologues et ésotéristes – ne débutera en fait qu'après le milieu du 4^e millénaire ($1413 + 2160 = 3573$). Dans ce sens, l'ensemble du Troisième millénaire qui s'ouvre constituera la partie centrale, la part médiane, le cœur de l'Ere des Poissons et de la Vierge, et non pas l'entrée dans le Verseau. Bien sûr, une telle chronologie hérétique des ères déterminées par le phénomène de la précession des équinoxes suscite l'épouvante.

Or, ici, les 8 et 9 mai, Steiner vient apporter de surcroît à cette chronologie un complément, une sorte de codicille, qui vient perturber ou interpeller tout le monde :

- certes les tenants du Verseau, qui découvrent des complexités dont ils ne savent que faire ;
- mais aussi nombre d'auteurs se réclamant de l'anthroposophie qui croient trouver ici une raison de se rallier aux tenants du Verseau mais ne savent pas bien comment composer avec cet élément nouveau ;
- mais encore les chercheurs qui ont pris fait et cause pour la « Chronologie-Poissons » (dans le sens d'une Ere des Poissons débutant en 1413) – comme c'est mon cas – et qui rencontrent ici une difficulté supplémentaire pour justifier cette chronologie (Voir *Vivons-nous...*, pp. 168-169).

Il est question ici de *deux* chronologies des ères zodiacales, dont l'une est décalée de 747 ans par rapport à l'autre :

« (...) Et ces 747 ans tombent dans l'évolution comme une période qui parle de façon profondément significative. Ils nous disent tout ce qui est en rapport avec l'ancienne évolution universelle, ils mettent en évidence que cela concerne les anciennes époques. Le nouveau commencement se fait après ce laps de temps, 747 ans après la Fondation de Rome – ce fut bien 747 et non pas la date qui est donnée dans les livres d'histoire usuels –. Nous avons donc un nouveau commencement. Et si nous retournons maintenant en arrière et prenons les époques, nous devrions partout ajouter aux époques données correctement celles correspondant à ce fait. Une division tout à fait nouvelle du temps dans son déroulement est opérée par le fait que l'évènement du Golgotha tombe à ce moment, comme quelque chose intervenant depuis l'extérieur dans l'évolution humaine. (...) » (Dornach, 8 mai 1920) (Traduction : c.l.)

Le contexte est celui des deux astronomies hétérogènes obéissant à des lois indépendantes l'une de l'autre, la « stellaire-lunaire » et la « solaire », telles que Steiner les caractérise dans les dernières conférences.

Sur le Tableau n° 22 (Voir cahier des tableaux noirs) on voit bien le décalage de 747 ans – voire 780 ($747 + 33$) – dont il est question. Le problème est de savoir si l'ère « solaire » qui commence avec ce décalage est une Ere du Bélier qui serait en quelque sorte « retardée », ou bien si elle est tout au contraire une Ere des Poissons qui serait en quelque sorte « avancée ». Pour moi, de tout le contexte de la conférence et de l'ensemble de la problématique des ères chez Steiner, c'est la première solution qui est la bonne : En 747 avant J.-C. commencerait l'Ere « lunaire-stellaire » du Bélier, et vers l'an Zéro, au temps de la Venue du Christ, l'Ere « solaire » du Bélier ; vers 1413 commencerait l'Ere « lunaire-stellaire » des Poissons, et c'est en 2160 ($1413 + 747$) que commencerait l'Ere « solaire » des Poissons ; vers 3573 commencerait l'Ere « lunaire-stellaire » du Verseau ; et c'est vers 4320 ($3573 + 747$) seulement que commencerait l'Ere « solaire » du Verseau.

L'action solaire serait ainsi « retardatrice », mais dans un sens positif, créant en quelque sorte l'espace-temps où peut s'épanouir l'évolution des différents éléments de l'entité humaine, créant, pour ainsi dire, le nid propice à l'éclosion de ces éléments. Et cela à l'opposé de la vision « accélératrice » qui se croit plus dynamique, donc plus spirituelle, mais qui me semble n'être que le symptôme d'une tendance luciféro-ahrimanienne tendant à couper l'homme du tempo juste de son mûrissement. Telle est en tout cas ma position sur cette question.

Mais il faut bien savoir que *ce* passage de *cette* conférence connaît une tout autre interprétation. Du fait que le décalage évoqué par Steiner aboutit à des ères dont les limites formelles coïncident avec celles des ères astrologiques dans la version la plus répandue (à savoir : commencement de l'Ere des Poissons au temps de la Venue du Christ, et actuellement passage à l'Ere du Verseau), la tentation est grande de se dire que Steiner cautionnerait implicitement ici cette chronologie partout répandue ; dans cette hypothèse, l'astronomie lunaire-stellaire nous donnerait une Ere du Bélier commençant en 747 avant J.-C., mais c'est dès la Venue du Christ que commencerait par ailleurs une Ere des Poissons, « solaire » ; dans une telle conception c'est l'action lunaire qui serait « retardante », tandis que l'action solaire accélérerait, rendrait en quelque sorte sa bonne vitesse à l'évolution.

Et, entre les deux solutions : tout simplement 2160 ans ! Alors, quand le Christ est venu il y a 2000 ans, a-t-il inauguré une Ere solaire du Bélier, ou bien une Ere solaire des Poissons ? Et aujourd'hui, sommes-nous dans l'imminence d'une Ere du Verseau – ainsi que nous le martèlent donc la quasi-totalité des astrologues et ésotéristes, et en outre de plus en plus d'auteurs se réclamant de l'anthroposophie – ou bien dans une Ere des Poissons seulement commençante (depuis 1413 donc) et dans l'imminence de l'Ere des Poissons en sa partie « solaire » ?

Le problème supplémentaire est que tout cela n'a pas fait, et ne fait pas, l'objet d'un débat clairement posé, mais que c'est par un glissement seulement implicite (et même pire, mais ce n'est pas ici le cadre pour décrire en détail ces démarches problématiques) vers la seconde solution que nombre de ces auteurs se réclamant de l'anthroposophie croient avoir trouvé ici la caution par Steiner de la chronologie habituelle des ères et, du coup, se sont rangés à la « Chronologie-Verseau » (dans le sens d'une Ere du Verseau commençant maintenant ou prochainement).

Mais entre une Ere du Verseau commençant aujourd'hui et une Ere du Verseau commençant en 4320 il y a quand même matière à discussion, n'est-ce pas ! C'est tout le destin, tout le contenu de l'Âme de conscience et de son articulation future avec le Soi-Esprit ou Manas, qui est l'enjeu de cette « légère divergence » ! Car tel est de fait l'enjeu de ces quelques lignes de la conférence du 8 mai 1920 : sortons-nous de l'Ere du développement de l'âme de conscience pour entrer dans celle du Soi-Esprit (Manas), ou bien ne sommes-nous que dans les prémices d'une Ere de l'âme de conscience – ne sommes-nous encore que dans sa partie « lunaire-stellaire » –, âme de conscience qui ne s'épanouira pleinement qu'à partir de l'an 2160 environ, dans l'Ere vraiment « solaire » ... des Poissons !!!

Assurément il ne s'agit pas d'une question anecdotique que l'on pourrait résoudre en catimini, ou que l'on pourrait gommer ! C'est toute la dynamique, tout le tempo, de la conception anthroposophique du monde et de l'homme qui est « calée » sur cette chronologie ! C'est le levier d'Archimède, le critérium de la cohérence de l'anthroposophie, une véritable « pierre de touche » pour estimer la teneur en anthroposophie de... l'anthroposophie !

Signalons ici l'attitude significative de Walter Johannes Stein (1891-1957) – présent lors de ces conférences – qui apparaît comme un fil rouge sur cette question. Formé aux mathématiques et à la philosophie, puis fêré d'histoire, il se signale comme étant particulièrement sensible à la question de la chronologie des ères zodiacales. Il participe à la fondation de la première Ecole Waldorf à Stuttgart à l'été 1919, où il sera professeur. Le 25 septembre 1919 (GA 300a, déjà mentionné plus haut, pp. 105-108) la question avait déjà été soulevée par un professeur de l'Ecole Waldorf (Stein lui-même ?). Ensuite, dès le début du présent cycle de conférences, nous voyons W. J. Stein s'affairer pour proposer un modèle pour les parcours lemniscatiques. Il y aura ensuite le Troisième cours scientifique en janvier 1921, où cette question va connaître un développement important. Enfin, le 13 janvier 1925, Rudolf Steiner ayant déjà cessé de parler depuis 3 mois et n'ayant plus que 3 mois à vivre, Stein écrit une lettre à Elisabeth Vreede.

Dans cette lettre, après avoir évoqué le problème Winckler/Jérémias (Voir *Vivons-nous...*, pp. 66-71, puis pp. 96-98), Stein lance à la façon d'un cri *la question*, à savoir la question de la véritable chronologie des ères zodiacales-précessionnelles :

« (...) Comment alors ces indications se relient-elles à celles données par le Dr Steiner ? Pourquoi le Dr Steiner désigne-t-il l'année 747 avant J.-C. comme début de l'Ere du Bélier ? On voit tout de suite que l'année 747 avant J.-C. tombe à peu près au milieu de la période indiquée par Jérémias. Et il en est de même pour les autres ères. On compterait donc, ainsi que vous avez déjà eu l'amabilité de me le dire, les constellations [NdT : les valeurs zodiacales] non pas du début à la fin de chaque constellation, mais du milieu de l'une jusqu'au milieu de la suivante. (...) J'ai maintenant une grande prière à vous faire, chère Mademoiselle Vreede : écrivez, s'il vous plaît, un article dans le 'Goetheanum',¹ article dans lequel vous expliquerez cette affaire, ce fait que l'on doit compter la constellation zodiacale [Tierkreisbild] de milieu à milieu. Sans quoi nous les historiens, si nous ne pouvons pas nous appuyer sur ces faits, nous ne sortons pas d'une confusion inextricable. Je vais encore chercher des matériaux et vous envoyer tout ce que je pense être susceptible de vous intéresser, mais, s'il vous plaît, payez de retour ma bonne volonté, écrivez quelque chose ! Vous croyez toujours que tout le monde connaît les choses qui vous sont évidentes, alors qu'en vérité il n'en est rien, et que tout est dans l'attente, aspirant à sortir du chaos. (...) »² (Lettre datée de Stuttgart, 13 janvier 1925) (Traduction : c.l.)

J'ai souligné les passages qui montrent l'intensité dramatique avec laquelle Stein vit cette contradiction de connaissance au cœur de l'anthroposophie, contradiction qui laissera les générations suivantes beaucoup plus placides ou indifférentes. Cette lettre montre d'abord qu'à cette date, et donc aussi chez Stein qui est au plus près de cette problématique particulière, il n'y a pas de solution claire à cette question. Stein peut vraiment être considéré comme étant le premier à déjà tout simplement *poser la question*. Mais le karma de cette question ne faisait que prendre son cours.

La réponse que Elisabeth Vreede (1879-1943) essaiera d'apporter au cours des années suivantes, par exemple dans le *Goetheanum* (dans la partie réservée aux membres : *Was in der Anthroposophischen Gesellschaft vorgeht*, Nr 19, 10 Mai 1925, pp. 74-75 ; Nr 23, 7. Juni 1925, pp. 90-92 ; Nr 27, 5. Juli 1925, pp. 106-107), ne résoudra rien et sera plutôt à l'origine de ce que j'appelle pour ma part le « double-système » qui a fait florès par la suite, en bref : il y a les ères astronomiques ou astrologiques, et puis il y a les ères culturelles (Kulturepochen), et les unes ne coïncident pas avec les autres... donc une façon de décrire la question et non pas de la prendre en charge, mais cela devenant en fait une façon de « noyer le poisson », et du coup, ici, de littéralement noyer « Les Poissons »... Car le problème est que c'est précisément là qu'est la question ! La question de Walter Johannes Stein, laquelle un siècle plus tard n'a toujours pas de réponse claire dans les milieux se réclamant de l'anthroposophie. Un symptôme alarmant de toute une littérature « néo-anthroposophico-astrosophique » est l'éradication des dates « 747 av. J.-C. » et « 1413 ». Ne sachant pas comment se débrouiller avec cette chronologie, avec l'idée souvent aussi que Rudolf Steiner a pu se tromper, qu'il a pu par exemple se laisser contaminer par la prétendue erreur de Winckler – laquelle n'est d'ailleurs absolument pas une erreur ! (*Vivons-nous...*, pp. 66-71 puis pp. 96-98) – on passe ces dates sous silence, soit pour rejoindre la « Chronologie-Verseau », soit pour se perdre dans l'abstraction.

En tout cas, la personne qui résoudra l'équation du 8 mai 1920 trouvera du même coup la clef de l'énigme de la chronologie des ères zodiacales-précessionnelles, dont la solution est si cruciale pour vivre de façon juste le tempo de l'évolution humaine.

¹ Hebdomadaire anthroposophique en allemand paraissant depuis 1921.

² Il est intéressant de noter qu'exactement 7 ans auparavant, avant cette lettre de Stein, Steiner avait donné, les 8 et 13 janvier 1918, ses deux conférences les plus astrologiques-chronologiques sur les ères zodiacales-précessionnelles, décrivant toutes les ères post-atlantéennes, chacune avec son régent planétaire et ses trois décans. Voir *Les mythes antiques et leur signification (Les forces rajeunissantes à l'œuvre dans la nature humaine)*, GA 180, Dornach, 4 au 13 janvier 1918, Société anthroposophique en France, 1963. Epuisé, et non réédité à ce jour.

Le précédent égyptien

Les deux casse-tête mis en évidence ici – parcours lemniscatiques et chronologie des ères – sont par ailleurs intimement liés entre eux. C'est ce qui apparaît nettement dans la conférence du 1^{er} octobre 1916 (soit 3 ½ ans exactement avant les présentes conférences) déjà mentionnée, laquelle était consacrée au *savoir cosmique des Templiers*. Or, transparaissent par ailleurs dans cette conférence d'inquiétantes implications politico-occultes de telles questions, déjà présentes dans l'Égypte ancienne (Troisième époque post-atlantéenne ou Ere Taureau-Scorpion) et qui ressurgiraient donc dans notre Cinquième époque post-atlantéenne (ou Ere Poissons-Vierge).

Et nous retrouvons ici (Conférence du 9 mai 1920) ce problème précis d'une sorte de manipulation politique à grande échelle, déjà effective dans l'Égypte ancienne et susceptible de retrouver une actualité, manipulation qui se fonderait sur une connaissance des lois macrocosmiques utilisée de façon viciée. Cette idée d'un combat ou d'une guerre autour de questions astrosophiques présentant des enjeux occultes gigantesques apparaît dans toute sa force dans la conférence du 25 novembre 1917 (*Derrière le voile des évènements*, GA 178, Editions Triades, actuellement épuisé), qui nous invite à une attention macrocosmique très concrète, voire à un engagement macrocosmique très concret, la conférence se terminant sur une invitation à méditer sur la croix qui se dessine ainsi à l'arrière-plan de notre époque :

« (...) *Un grand combat surviendra à l'avenir. La science humaine abordera le domaine du cosmique ; mais c'est sous des formes diverses que la science humaine cherchera à aborder le cosmique. Ce sera la tâche de la bonne science, de la science salutaire, que de trouver certaines forces cosmiques qui peuvent naître sur la Terre de l'action conjuguée de deux courants cosmiques opérant dans une certaine direction. Ces deux courants seront : Poissons-Vierge. Avant toute chose il faudra découvrir le secret de comment ce qui agit depuis le cosmos en tant que force solaire selon la direction des Poissons se lie avec ce qui agit selon la direction à partir de la Vierge.* [NdT : c'est moi qui souligne] *Ce sera le Bien, que de découvrir comment, à partir de deux côtés du cosmos, des forces du matin et des forces du soir peuvent être mises au service de l'humanité : d'un côté à partir des Poissons, de l'autre côté à partir de la Vierge. (...) Conquérir le cosmique pour l'humanité, ou bien de façon incorrecte et ce de deux manières [NdT : Gémeaux et Sagittaire], ou bien de façon correcte d'une seule manière [NdT : Poissons-Vierge], voilà ce qui se présente à l'humanité. Cela donnera une véritable rénovation du domaine astrologique, lequel, dans sa forme ancienne, était une chose atavique qui ne saurait perdurer sous cette forme ancienne. Ceux qui ont une connaissance du cosmos se feront la guerre, les uns mettant en application les processus du matin et du soir de la façon que j'ai indiquée [NdT : Poissons-Vierge reliés] ; pour les autres : à l'Ouest on mettra en application de façon privilégiée les processus de midi [NdT : Gémeaux] en excluant ceux du matin et du soir ; et, en Orient, les processus de minuit [NdT : Sagittaire]. (...) » (Dornach, 25 novembre 1917) (Traduction : c.l.)*

Le Christ et le pont entre monde naturel et monde moral

A partir de la douzième conférence, après l'apparition du thème des deux (ou trois) astronomies, lunaire, stellaire et solaire, et plus nettement encore dans les quatre dernières conférences – lesquelles n'étaient pas incluses dans la première édition en 1940-1942 dans les « Mathematisch-Astronomische Blätter » (« Feuilles de Mathématiques et Astronomie ») –, le sujet va se métamorphoser, sans perdre sa tonalité astronomique, mais en partant de l'homme dans sa composition en terme d'*éléments*, des Quatre éléments : Terre, Eau, Air et Feu ou Chaleur. Le fil conducteur de cette dernière partie est le problème de la conservation de la force – on parle aujourd'hui plus volontiers de la loi de *conservation de l'énergie* – et de son corollaire, la loi de conservation de la matière, comme étant des obstacles intérieurs à une approche juste des rapports entre microcosme et macrocosme, mais aussi entre monde naturel et sphère morale. Cette réflexion très subtile, qui devient une véritable méditation philosophique sur le passage nécessaire de l'espace au temps, du spatial au temporel, et en même temps de l'Orient à l'Occident, va nous conduire, par les étapes de la Terre, de l'Eau, de l'Air, jusqu'au mystère de la Chaleur (ou du Feu), et c'est là que Rudolf Steiner va nous montrer comment c'est par cet élément que peut être franchie la faille,

la cassure entre le monde naturel et le monde moral, nous ramenant étonnamment à cette expérience intime et simple par excellence qu'est *la chaleur des sentiments*. Cette méditation culminera, dans la dernière conférence, dans une caractérisation du Mystère du Golgotha dans son lien à la possibilité d'une pensée libre par rapport à la matière. Et c'est dans ce contexte qu'apparaîtra aussi une caractérisation tout à fait saisissante des deux, ou trois, courants apparus au Moyen-Âge : le courant du Roi Arthur avec ses douze chevaliers, le courant du Graal, et Parzival (Perceval).

Je ne saurais mieux faire, pour terminer ces repères, que de citer deux passages de la conférence du 4 juin 1924 (*Le karma – Considérations ésotériques*, Tome II) consacrée à « La Pensée de Pentecôte en tant que base dans le sentiment pour saisir le karma », passages qui semblent être la continuation même de cette méditation sur le temps qui clôture le présent volume, sur la façon dont l'homme pourrait s'insérer dans l'élément temporel pur, surmonter la spatialisation du temps, et sur le lien d'une telle expérience avec l'impulsion du Christ :

« Or, depuis cet en-dehors de l'espace, le Christ est venu jusqu'aux hommes. L'homme était, lorsque le christianisme fut fondé sur la Terre par le Christ, depuis trop longtemps lié au seul 'Ex deo nascimur'. Il s'était apparenté à lui. Il avait totalement perdu le temps. Il était complètement devenu un être spatial.

Si nous comprenons si difficilement aujourd'hui avec notre conscience civilisée les traditions anciennes, c'est que celles-ci comptent en fait partout avec l'espace, et non pas avec l'élément du temps, ou avec ce temps uniquement comme en tant qu'annexe du spatial.

Alors vint le Christ et il rapporta aux hommes l'élément du temps. Et, quand le cœur humain, l'âme humaine et l'esprit humain se lient au Christ, ils retrouvent le courant du temps d'éternité en éternité. Que pouvons-nous, nous-êtres humains, faire d'autre, quand nous mourons, quand donc nous sortons du monde de l'espace, que de nous accrocher à ce qui nous rend le temps, étant donné qu'au moment du Mystère du Golgotha l'humanité était si fortement devenue un être spatial, qu'elle avait 'perdu le temps' ! Le Christ a rendu aux hommes le temps. Et si les hommes ne veulent pas, en sortant de l'espace, mourir aussi avec leur âme, alors ils devront mourir au Christ (...) Oui, à ses disciples intimes le Christ a dit : 'Regardez la vie sur terre. Elle est apparentée à la vie du cosmos. Dans la mesure où vous regardez la Terre et le cosmos environnant, c'est le Père qui anime cet univers. Dieu le Père est le Dieu de l'espace. Or je dois vous annoncer que je suis venu du Soleil, du temps, de ce temps que l'homme n'accueille que lorsqu'il meurt. Je me suis apporté moi-même à vous à partir du temps. Si vous me recevez, vous accueillez le temps et vous ne succombez pas à l'espace. Mais alors vous devez aussi trouver le passage depuis l'une des trinités – physique, éthérique, astral – à l'autre trinité – éthérique, astral, et jusqu'au soi-esprit –.' »

Paroles du Christ à ses disciples intimes !